l'histoire, une donnée littéraire, en apparence paradoxale, a, replacée à sa date, autant de valeur qu'une inscription.

J. HEURGON.

II

LE TÉMOIGNAGE DE PLINE SUR LE PÉRIPLE AFRICAIN DE POLYBE (V, 1, 8-11)

PAR R. THOUVENOT
Professeur à l'Université de Poitiers

SOMMAIRE. — *Le texte de Pline l'Ancien qui nous résume la croisière de Polybe sur les côtes atlantiques de l'Afrique, lu sans parti pris, prouve qu'il est allé jusqu'à un fleuve Bambotus, lequel, avec ses crocodiles et ses hippopotames, ne peut être que le Sénégal. La distance Lixus-détroit de Gadès est seule étrangère à Polybe, et due à Agrippa. Le rétablissement de la distance Atlas-Oum-er-Rébia rend sa cohérence au passage. Pline n'a pas eu recours ici aux ouvrages du roi Juba, qu'il ne cite que bien plus bas. Le Sénégal avait, d'ailleurs, été déjà atteint par Euthymènes.*

J'ai lu dans cette *Revue* avec beaucoup d'intérêt l'article de M. P. Pédech sur le texte de Pline concernant le voyage de Polybe le long des côtes africaines de l'océan Atlantique[1]; je l'ai lu avec d'autant plus d'intérêt que j'avais autrefois défendu la réalité de ce voyage jusqu'à l'embouchure du Sénégal[2]. Sur la plupart des points, je suis d'accord avec M. Pédech, sauf sur deux pour lesquels je maintiens mes positions : Polybe est bien allé jusqu'au Sénégal, et le fleuve Anatis est, selon toute apparence, l'Oum-er-Rébia — ce qui entraîne naturellement des différences dans l'identification de certaines localités.

Il est curieux que l'on refuse *a priori* à Polybe la possibilité d'avoir atteint le Sénégal. Même M. Pédech, si ingénieux et si prudent dans son analyse, pose en principe : « Il est douteux qu'il ait pu dépasser le cap Bojador... Il n'a pas pu dépasser le cap Bojador... » Nous y reviendrons.

Mais reprenons le texte de Pline. Comme M. Pédech, je rattache cette description de la côte à l'Atlas, le Grand Atlas occidental, celui qui tombe sur l'océan de façon si impressionnante au cap Sim et au cap Ghir, entre Mogador et Agadir. Comme lui, je doute que les Anciens

1. *R. É. L.*, t. XXXIII, 1955, p. 318.
2. *Défense de Polybe* : *Hespéris*, 1948, p. 1.

aient toujours distingué les différents éléments du système montagneux marocain : Anti-Atlas, Grand Atlas, de l'Océan aux Hauts Plateaux du Maroc oriental, Moyen Atlas, Rif. Mais, ici, il s'agit uniquement de la côte. Et, comme M. Pédech, je suis persuadé que Polybe n'a pas dû apprendre grand'chose sur l'intérieur, sauf quelques noms de tribus. Mais je ne crois pas que Pline ait inséré ici des données numériques empruntées à un autre document. Pline, je l'ai montré[1], suit un ordre méthodique dans le déballage de ses fiches : première nomenclature générale, exposé mythologique, Hannon, Polybe, les contemporains. Dans le sec résumé de Polybe, seule une phrase se détache comme une parenthèse : « Agrippa Lixum a Gaditano freto CXX m. p. abesse (dicit). » Comme M. Pédech, j'accepte son authenticité en vertu du principe de la *lectio difficilior*.

Les premières indications numériques vont du sud au nord, je suis d'accord aussi ; j'en ferais volontiers un résumé des données numériques de Polybe. Nous lisons d'abord : *ad flumen Anatim* $\overline{CCCCLXXXXVI}$; jusqu'au fleuve Anatis, 496 milles = 745 kilomètres. Si l'Anatis est l'Oum-er-Rébia, cela nous fait partir du cap Juby. Or, je le sais par « autopsis », ce cap vu du large n'a absolument rien de la haute montagne. Si l'Anatis est le Tensift, comme le suppose M. Pédech, le point de départ est le cap Bojador ; je ne l'ai pas vu, mais, d'après les Instructions Nautiques, il ne ressemble pas non plus à la plongée du Grand Atlas sur l'océan.

Il y a donc dans notre texte quelque chose qui cloche. M. Pédech, infidèle, me semble-t-il, à ses principes, suppose alors qu'il s'agit d'une distance vers l'intérieur et imagine un recours à Juba II. Pour ma part, je suis frappé d'une chose : les 496 milles = 745 kilomètres représentent à peu près le trajet Ceuta-Mogador. Ce serait alors un total que suivraient des distances partielles. Nous lisons, en effet, ensuite : *ab eo ad Lixum CCV*, de l'Oum-er-Rébia au Loukkos (ou à Lixus, sur la rive droite de son embouchure), 205 milles c'est, en effet, la distance (305 kilomètres). J'avais alors supposé une première distance partielle de Mogador à l'embouchure de l'Oum-er-Rébia, que Polybe aurait aussi estimée à 205 milles. Il y a, en effet, près de 300 kilomètres d'Azemmour à Mogador par la route côtière, un peu plus par mer si on serre le rivage, à cause du détour imposé par le cap Cantin. Le scribe, rencontrant deux lignes terminées par le même nombre et contenant la mention du même fleuve Anatis-Oum-er-Rebia, a oublié de copier la première, ce qui est une faute courante. Une seule difficulté : comment la distance totale a-t-elle passé après la mention de l'Anatis, alors qu'elle devait figurer avant et dans une phrase comme celle-ci : de l'Atlas aux Colonnes d'Her-

1. *Pline et la connaissance de la montagne marocaine* : *Hespéris*, 1919, p. 113.

cule (ou à Gadès) on compte 496 milles? Le brouillage du copiste se serait alors étendu sur un bien long passage ; je laisse aux paléographes — et aux dactylographes — le soin de décider si une telle faute est possible. Reste alors 496 — (205 × 2) = 86 milles, distance trop forte pour le trajet Lixus-Ceuta, sauf en coiffant largement le cap Spartel pour retrouver le courant ouest-est qui longe la côte d'Europe et ramène en Méditerranée. Ou Polybe ne la donnait pas, ou Pline, la trouvant en désaccord avec celle de ses autres documents, a préféré nous donner celle qu'il trouvait dans le travail d'Agrippa.

L'ensemble du passage me semble donc très cohérent : M. Pédech, qui connaît Polybe mieux que moi, ne s'étonnera pas que je rende ici justice à l'auteur dont il a montré la rigoureuse exactitude dans le domaine de la chronologie.

Je trouve, par contre, M. Pédech bien confiant dans les mesures qu'il attribue à Pline pour l'intérieur de la Tingitane. Que cet auteur les ait empruntées aux arpenteurs romains qui ont opéré en Maurétanie dans le court intervalle entre la mort de Bocchus II (33 avant J.-C.) et l'avènement de Juba II (25 avant J.-C.) ou qu'il les tienne de Juba II, elles contiennent beaucoup d'erreurs. Juba II avait encore des éléphants vivant en liberté dans ses États, et il ne nous a débité sur eux que des sornettes : aurait-il fait mesurer la distance de la côte à un sommet de l'Atlas, et, par surcroît, à un massif peu remarquable? Le Djebel Bou Iblane, dont il aurait fait l'origine de ses mesures, lui était-il seulement accessible? J'en doute. Comment allait-il de Césarée en face des îles Purpuraires? Par terre ou par mer? Les tribus de l'Atlas, ancêtres des actuels Marmoucha, Guerouane, Beni M'tir, Beni M'Guild, Zaïane, étaient-elles plus dociles alors à leur « sultan »? Cette capitale de Volubilis, est-ce encore autre chose qu'une brillante hypothèse? Je crois avoir démontré[1] que le géographe Ptolémée connaissait une route de caravanes, de Volubilis à Agadir, par Azrou, Beni Mellal, el Kelaa des Srarhna, le Tizi N'Test, Taroudant, mais c'était au IIe siècle après J.-C., et elle évite justement cette région côtière de la Chaouïa et des Doukkala, peuplée alors par les sauvages Autololes, où l'on voudrait faire passer les arpenteurs de Juba II. Quant aux distances de l'intérieur, Pline ou les scribes tombent dans d'étranges erreurs. Ils attribuent 465 milles en latitude à la Césarienne, alors que du parallèle du cap Matifou à celui de Biskra il n'y a guère que 250 kilomètres. A la Tingitane, ils donnent une longueur de 170 milles, alors que de Rabat à Oujda il y a 540 kilomètres. De Lixus à Banasa, ils comptent 75 milles, alors que même par le détour de Souk-el-Arba il n'y en a pas 50 ; de Banasa à Volubilis 35 milles, alors qu'il y en a au moins 60. Pline donne d'ailleurs fort peu

1. *Ptolémée et la route du Sous* : *Hespéris*, 1946, p. 373.

de ces distances intérieures, aussi je doute qu'il en ait glissé à cet endroit.

Enfin, c'est à Polybe que Pline doit l'énumération des accidents géographiques situés après le Darat, le fleuve aux crocodiles. Je ne vois aucune raison de jeter par-dessus bord le mot *dein*, si ce n'est par suite de l'idée préconçue que Polybe n'a pas dépassé le cap Juby. Pourtant, nous trouvons cité, peu après, un fleuve Bambotus, qui contient des crocodiles et des hippopotames : ce ne peut être que le Sénégal, car les hippopotames ne figuraient pas dans la faune résiduelle du Sahara au IIe siècle avant J.-C. ! Je rappelle ici le rapprochement suggestif fait par le regretté E.-F. Gauthier avec le *Bambouk*, le district aurifère situé entre le Sénégal et son affluent le Falémé, et où les négociants arabes faisaient le trafic de l'or « à la muette [1] ».

Quant à l'expression « in medio eo spatio », je la traduis par : espace intermédiaire, zone médiane, et non pas par : milieu mathématique, je ne crois pas faire ainsi violence au latin. Comme le pseudo-Skylax s'arrête à peu près au Sous, que Juba II n'avait pas, à notre connaissance, de station au sud des îlots de Mogador, que nous ne savons ce qu'a écrit Stacius Sébosus, il est naturel que Pline signale que le périple de Polybe s'est étendu bien plus loin que les autres, eux n'ont pas dépassé l'Atlas, donc la limite de la Maurétanie, lui est allé jusqu'au cap Surrentium (le cap Blanc) et au fleuve Bambotus. En ce qui concerne les tribus, il est difficile de les localiser. Je m'y suis essayé, mais j'ai constaté que, dès l'Antiquité, elles disparaissaient, se fractionnaient ou se déplaçaient tout comme dans les temps modernes. La poussée des Gétules, Berbères blancs mais parfois très bronzés (Mélano-Gétules), avait déjà fait reculer les Éthiopiens noirs. Les Anaticoles, que M. Pédech a raison de rapprocher du nom de l'Anatis, sont, chez Ptolémée, passés en Césarienne, donc bien à l'intérieur du continent. Il est fort difficile d'ailleurs d'utiliser la nomenclature des tribus que nous donne le même Ptolémée : comme il a fait subir à l'Afrique du Nord un mouvement de compression en accordéon, il y a déplacement général de tous les accidents géographiques, et des doublets augmentent encore la confusion. Mais Polybe a pu être renseigné par ses informateurs gaditans.

En résumé, il faut conserver à Polybe le mérite d'avoir atteint le Sénégal ; il a vraiment vu le Bambotus avec ses crocodiles et ses hippopotames. Mais, s'il n'a pas poussé au delà, pourquoi ne serait-il pas allé jusque-là? Il est inconcevable que, mis à la tête d'une escadre par Scipion Émilien, accompagné peut-être du grave Panaetios, il ait viré de bord dès le cap Juby : c'eût été un échec ridicule. Polybe était aussi un esprit curieux, doublé d'un rationaliste, les frayeurs des Portugais

1. E.-F. Gauthier, *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, p. 48.

n'auraient eu aucune prise sur lui. On objecte l'ignorance des lieux, des vents et des courants et le matériel défectueux — toujours l'absence de ce fameux gouvernail d'étambot — mais Euthyménès était déjà allé jusqu'au Sénégal, Pythéas jusqu'à l'Islande et à la mer Baltique, les marins méditerranéens se rendaient directement à travers la haute mer de Dicéarchie (Puteoli) à Gadès en sept jours, et les Gaditans fréquentaient la côte africaine, non pas seulement pour y pêcher la langouste, mais « commercii gratia[1] ». Eudoxe de Cyzique s'y rendra aussi quarante ans après. On connaissait les Canaries et Madère. Les Vikings, dans leur domaine, feront mieux encore. Quant au matériel, nous ignorons les dimensions, le tonnage, la voilure et la puissance en rames des navires de Polybe. Ils étaient sans doute peu confortables, mais, depuis mille ans que des marins naviguaient sur la Méditerranée, on devait bien savoir, grâce à cette longue expérience, les qualités nautiques exigées par une traversée de ce genre. La Méditerranée est souvent aussi dure que l'océan, les nefs du Moyen Age n'étaient guère plus perfectionnées, et Joinville nous montre ce qu'elles ont pu faire lors de la septième croisade. J'ai vu, en 1928, à Séville, la reproduction d'une des caravelles de Christophe Colomb, et cette grande barque devait, suivant l'estimation de son amiral, naviguer plus d'un mois sans toucher terre ! Mais cela ne veut pas dire que des relations suivies s'établirent entre Méditerranée et Sénégal. Le trafic de l'or, de l'ivoire, des esclaves, des peaux de rhinocéros et d'hippopotames se faisait par caravanes et les caravaniers tenaient à leur monopole. A quoi bon d'ailleurs une navigation périlleuse pour un profit malgré tout bien mince? Contourner l'Afrique pour aller vers l'Inde? Mais la route directe était bien plus commode, et Lagides et Séleucides essayaient d'attirer les marchands chacun de leur côté. Seulement si les trafiquants n'ont pas établi de comptoirs permanents sur la côte de l'Afrique atlantique, cela ne signifie pas du tout que de hardis explorateurs : Hannon, Euthymènès, Polybe, n'y soient pas allés.

R. THOUVENOT.

1. Pline, *H. N.*, II, LXVII, 2 & 4.